

Phu-truong bang chú' Pháp. — Supplément en français

CONSERVATION ET ÉVOLUTION

J'ai eu ces derniers jours une conversation fort intéressante avec une personnalité française qui s'intéresse particulièrement à l'évolution nouvelle des peuples d'Extrême-Orient.

Nous parlâmes de la Chine et mon interlocuteur qui y avait séjourné plusieurs mois voulut bien me confier quelques-unes de ses impressions sur ce dernier pays et sur les hommes qui occupent aujourd'hui le premier plan de la scène politique chinoise. Ces impressions furent en général défavorables, et nous convînmes que, sauf de rares exceptions, ces hommes nouveaux que les événements ont fait surgir pèchent souvent par une formation hâtive ou incomplète.

Et cela nous amena tout naturellement à parler de l'Annam, de son évolution présente et de ses possibilités futures. J'exposais mes idées sur la nécessité de ne pas « dénationaliser » ce peuple, de travailler au contraire à son évolution progressive tout en conservant les assises morales et spirituelles sur lesquelles il a vécu jusqu'ici. Mon interlocuteur observa :

— Vous voulez à la fois *conserver* et *évoluer*. Cela me semble bien difficile. Je fais abstraction de ma qualité de Français, d'Occidental. Je vous parle sans aucun chauvinisme. Je n'aime d'ailleurs pas cette attitude hargneuse et bornée. Je juge du point de vue universel. J'observe et force m'est de constater une chose : C'est que l'Asie, qu'elle le veuille ou non, s'occidentalise de plus en plus. Elle évolue vers l'Occident ; elle y est entraînée par un courant irrésistible. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? je ne sais. Ce que je sais, c'est que vous ne serez plus des Asiatiques ; vous serez des « Eurasiens ». Ne voyez dans ce terme aucun sens péjoratif. Il veut dire tout simplement que vous vous serez tellement européanisés que vous serez tout aussi bien européens qu'asiatiques. Vos nationalismes particuliers n'auront plus

de raison d'être. Le monde marche vers l'unité. Telle me paraît être l'évolution future de l'humanité.

Ainsi mon interlocuteur se plaçait à un point de vue général. Il parlait sur le mode de l'universel et du futur. Il est incontestable que le monde tend à s'uniformiser, au moins dans ses manifestations extérieures.

Déjà les mêmes conditions de travail, le même mode de vie, les mêmes formules politiques aussi se retrouvent dans les pays les plus divers, de l'Europe à l'Afrique, de l'Amérique à l'Asie et à l'Océanie. Il est possible que cette uniformité superficielle et incomplète devienne chaque jour plus profonde, et des manifestations de la vie extérieure gagne celles plus intimes de la vie intérieure, atteigne le domaine des sentiments et des idées. Et il serait certainement souhaitable qu'un jour disparaissent les frontières, et, sinon les nations elles-mêmes, du moins tous les particularismes nationaux avec les multiples conflits qu'ils engendrent, et que l'humanité tout entière vive d'une vie vraiment universelle, « catholique » dans le sens étymologique de ce mot.

Le *thiên-hạ* des anciens Chinois deviendrait alors une réalité. Mais nous en sommes encore bien loin. La Société actuelle des Nations qui n'est qu'une esquisse embryonnaire et bien imparfaite de cette « catholicité » a déjà bien de la peine à s'imposer. On en a proposé une sorte de réduction sous forme de confédération européenne, et celle-ci n'a pas plus de succès. Avant que les Asiatiques s'européanisent au point qu'ils cessent d'être eux-mêmes pour devenir des Eurasiens, il s'écoulera un temps assez long pendant lequel les différentes nations, asiatiques aussi bien qu'européennes, continueront à subsister dans tout leur particularisme et, — ce qui est infiniment re-

grettable, mais ne peut pas cesser du jour au lendemain. — à s'affronter entre elles.

Si nous envisageons le monde tel qu'il est à heure actuelle, il semble même qu'au lieu de s'atténuer pour se confondre dans une conception unitaire et universelle, les particularismes nationaux s'intensifient et s'exacerbent à un degré inconnu jusqu'ici.

En attendant donc un monde meilleur, il nous faut prendre les hommes et les peuples tels qu'ils sont.

Or, les hommes changent et les peuples évoluent. C'est une condition de la vie, et c'est un fait indiscutable. C'en est un également que cette évolution s'opère dans le sens d'une occidentalisation de plus en plus grande. Il serait vain et insensé d'aller à l'encontre de ce mouvement irrésistible qui entraîne dans une course effrénée l'Asie tout entière. Mais peut-être serait-il possible de le canaliser, de l'orienter, de le guider, de le graduer en quelque sorte, pour ménager les transitions, pour ne pas jeter dans la vie des peuples le désordre et la perturbation résultant fatalement d'un changement trop brusque apporté dans leurs moeurs, dans leurs habitudes, dans leurs conceptions morales et intellectuelles, dans leurs institutions sociales et politiques.

Pour les individus comme pour les peuples, une vie normale suppose une certaine stabilité. Comment assurer cette stabilité au milieu de l'évolution continuelle qui elle aussi, nous l'avons dit, est une condition essentielle de la vie ? Conservation et évolution, comment concilier ces deux nécessités aussi impérieuses l'une que l'autre ?

Voilà comment se pose, à mon avis, la question. Ces deux termes ne s'opposent pas fatalement, et on a tort de les prendre dans un sens absolu. La conservation n'exclut pas l'évolution ; elle aide, au contraire, à évoluer plus sûrement et plus efficacement. La vie est loin d'être simple ; elle est faite de compromis, et on peut très bien conserver et évoluer à la fois. C'est une question de mesure, de dosage, si je puis ainsi m'exprimer, ou pour employer l'expression traditionnelle, de « juste milieu » à établir entre les deux tendances fondamentales de l'homme qui sont de durer et en même temps de progresser,

de persévérer dans son être et en même temps de changer avec la vie ambiante.

Si maintenant nous transposons la question de ce point de vue général au sujet particulier qui nous occupe, à savoir l'évolution de ce pays sous l'influence de la civilisation occidentale, nous trouvons également que cette évolution, pour être vraiment utile et profitable, doit s'effectuer sur le plan de la nation annamite, dans le cadre de ses traditions et le sens de son génie propre. Elle ne doit pas « dénationaliser » ce peuple, mais lui donner conscience de lui-même, le fortifier dans sa personnalité, le rendre apte à vivre sa vie propre tout en s'ouvrant largement aux grands courants du monde moderne.

C'est du moins ma conviction personnelle. Elle ne repose pas sur une opinion exagérée de la valeur intrinsèque de ce qu'on pourrait appeler la civilisation annamite et ne méconnaît pas non plus la beauté, la grandeur de l'effort civilisateur de l'Occident. Elle s'inspire seulement d'un certain sens des réalités qui commande de ménager les transitions nécessaires, de ne pas brûler l'étape, de ne rien brusquer, d'évoluer en partant d'une base solide qui est le cadre de la nationalité et de la race, et non pas d'une table rase.

L'Annam doit évoluer, et évoluer dans le sens de l'Occident ; c'est pour lui une nécessité absolue, bien plus, une question de vie et de mort. Mais on n'évolue pas en partant du néant. Il faut quelque chose à la base. Ce quelque chose, c'est l'ensemble de tout ce qui constitue le passé d'un peuple et qui de toute façon conditionne son présent et son avenir.

Il ne faut pas, sous prétexte que le passé se meurt, — car il n'est pas mort et ne le sera jamais tout-à-fait. — le précipiter, lui donner le coup de grâce, en faire complètement table rase. L'avenir est toujours conditionné par le passé. Et c'est faire un raisonnement bien simpliste que de dire : « Le vieil Annam ne vaut rien ; il n'a jamais rien produit qui vaille. Abattons-le ; oublions-le ; enveloppons-le, s'il le faut, dans le linceul de pourpre dont on couvre les dieux morts, mais n'en parlons plus ; faisons en abstraction, comme s'il n'avait jamais existé, et à la place construisons un nouvel édifice qui sera beaucoup plus beau, plus conforme à nos besoins et à nos désirs. »

L'exemple du Japon nous montre qu'un pays se modernise d'autant mieux et plus vite que, dans le pénible effort qu'il a à accomplir pour se régénérer, pour s'adapter à la vie nouvelle, il peut davantage compter sur un plus riche trésor de saines et glorieuses traditions pieusement maintenues à travers les siècles.

La civilisation japonaise n'aurait jamais été qu'une pâle copie de l'Occident, si dans sa fièvre de modernisation, ce pays avait fait table rase de tout son passé, s'était mis servilement à l'école de l'Europe. Au contraire, elle est un savant amalgame de ce qu'il y a de meilleur dans les civilisations extrême-orientales et occidentales, et à ce titre mérite l'admiration du monde. C'est que les Japonais, guidés par leur merveilleux instinct servi par une volonté consciente et tenace, ont su habilement concilier la tradition et le progrès, réaliser cette fusion harmonieuse de l'Occident et de l'Orient qui a été le but constant de leurs efforts. Ils n'ont rien rejeté de leur passé, mais l'ont revivifié, rajeuni au contact des réalités modernes, l'ont intégré dans leur vie nationale au point d'en faire l'âme même de leur organisation et de leurs institutions.

Ce que les Japonais ont su faire, nous le pourrions, nous aussi. La France est là pour nous y aider en nous apportant les bienfaits de sa culture largement humaine et libérale. Elle n'exige pas que nous lui sacrifions notre personnalité nationale, notre individualité historique ; elle veut

au contraire nous faire prendre conscience de nous-mêmes, et tout en nous marquant de l'empreinte de son génie, nous faire évoluer dans le cadre ou sur le plan de notre nationalité et de notre race. Ne la rendons pas, malgré elle, par notre hâte inconsidérée à renier notre passé et à nous renier nous-mêmes, responsable de la dénationalisation de l'âme annamite, qui serait le pire malheur qui pût nous arriver...

Tous ces arguments, toutes ces raisons, je les faisais valoir au cours de l'entretien dont j'ai parlé plus haut. Mon interlocuteur m'écoutait avec attention. Quand j'eus fini, il réfléchit et conclut :

— En somme, vous traversez en ce moment une crise de la personnalité. Mais ne voyez-vous pas qu'elle est elle-même d'origine occidentale ? Le moi, la personnalité n'est pas, que je sache, une conception bien extrême-orientale.

— C'est possible ; c'est probable ; mais ce que vous dites est vrai : il s'agit d'une crise de la personnalité, de la nationalité. Nous serons peut-être un jour des Eurasiens. En attendant, nous sommes et nous serons longtemps encore des Annamites. Nous aspirons à vivre pleinement notre vie nationale, et nous demandons à la France de nous y aider. C'est là toute la question...

PHAM QUYNH



RÉFORME INTELLECTUELLE ET MORALE

J'ai fait allusion dans un précédent article à la nécessité d'une véritable "réforme intellectuelle et morale" à entreprendre dans ce pays, et j'ai dit que cette réforme doit être principalement l'oeuvre de l'élite annamite qui doit prendre conscience d'elle-même, de ses devoirs et de ses responsabilités.

Je voudrais donner aujourd'hui à cette opinion le développement qu'elle comporte, me réservant d'étudier ultérieurement les autres réformes d'ordre politique ou administratif qui s'imposent, puisqu'au moins on commence à s'y intéresser en haut lieu et que des commissions officielles vont bientôt fonctionner à cet effet.

Toutes ces réformes d'ailleurs se tiennent et les points de vue moral et politique ne sont pas si éloignés l'un de l'autre qu'ils ne se touchent pas parfois jusqu'à se confondre. Ainsi on ne conçoit pas la réforme intellectuelle et morale de tout un peuple sans l'existence d'un gouvernement national qui aurait, dans le domaine de l'éducation, tous pouvoirs d'initiative et d'impulsion nécessaires. Ce gouvernement peut être dirigé, contrôlé, conseillé dans toutes les branches de l'activité politique et économique; son action pleine et entière est indispensable quand il s'agit de l'éducation du peuple. Aucune autorité étrangère, fût-elle éminemment bienfaisante et tutélaire, ne saurait se substituer à lui pour cette oeuvre primordiale et essentielle, sous peine de tomber dans des difficultés inextricables et d'aboutir à un échec certain. Si l'élite peut recevoir une culture étrangère comme complément utile à son éducation nationale, la masse ne peut être formée que par cette éducation seule, et celle-ci ne saurait être assurée que par un gouvernement national. Encore faut-il que ce gouvernement existe et qu'il ait les pouvoirs nécessaires pour se vouer utilement à cette oeuvre. Et c'est là toute la question. Mais nous ne nous occuperons pas pour le moment, notre but étant seulement de montrer que la réforme intellectuelle et morale est en fait intimement liée à la réforme politique.

Un peuple ne saurait vivre et prospérer que s'il savait s'astreindre à une discipline morale et nationale, en harmonie à la fois avec les tendances héréditaires de la race et les exigences d'une saine évolution. Cette discipline ne s'impose pas toute seule. Il faut qu'elle soit reconnue nécessaire et acceptée d'abord par l'élite de la nation qui doit donner l'exemple à la masse et à qui incombe en définitive la responsabilité de son éducation. L'élite doit donc s'imposer à elle-même cette discipline avant de l'imposer au peuple. Elle doit faire un choix entre les idées anciennes et les idées modernes et réaliser entre elles la synthèse la plus propre à favoriser le développement d'une vie nationale vraiment digne de ce nom. Ce choix ne se fait pas sans sacrifice. Les théories libertaires et individualistes qui viennent de l'Occident ne sont certes pas sans attrait, un attrait souvent irrésistible pour des esprits qui échappent à peine à la rigueur d'une organisation patriarcale où triomphe l'absolutisme. Elles ne sont cependant pas sans danger, et il convient de ne les accueillir qu'avec réserve. Elles peuvent apporter un tempérament heureux aux vieilles idées traditionnelles qui font un peu trop abstraction de l'individu, le confondant tout-à-fait avec le groupe familial ou communal, et sont souvent une entrave au plein développement de la personnalité. Mais agissant seules, sans la base solide d'une bonne formation traditionnelle, elles risquent d'être dissolvantes et destructrices. Il y a un dosage délicat à faire, qui exige beaucoup de clairvoyance et de tact, et ne peut être que l'oeuvre d'une élite vraiment consciente de son rôle d'initiateur et de guide.

Les éléments de cette élite existent. Il s'agit de les grouper et de leur donner une inspiration commune. La seule idée capable de réaliser cette union ou cette unité spirituelle est sans conteste l'idée nationale. On ne peut nier que cette idée existe en ce pays; le fait est qu'elle se propage, se développe, s'intensifie tous les jours. Rien ne sert de la contrecarrer, de l'arrêter; mieux vaut l'utiliser, la canaliser, en

faire la base de l'éducation de la masse aussi bien que de l'élite. Elle s'avère alors comme une grande force capable de tout concilier si on sait lui faire sa part.

Donc formation d'une élite « consciente et organisée », — pour plagier une formule connue, — sachant s'imposer une forte discipline morale et nationale; éducation par cette élite de la masse du peuple dans cette même discipline bienfaisante et nécessaire, telle doit être, à notre avis, l'œuvre de réforme intellectuelle et morale à entreprendre dans ce pays.

L'exemple du Japon nous montre que cette œuvre est possible et réalisable. Si ce pays est arrivé en peu de temps à accomplir une évolution formidable qui provoque l'étonnement et fait l'admiration du monde, il le doit à l'existence au début de l'ère Meiji d'une élite clairvoyante imbuë de l'idée nationale, qui, consciente de son rôle, s'est mise avec ardeur à l'éducation du peuple et à la formation d'un esprit public dont on a pu mesurer en maintes circonstances la force et la vivacité.

Servi par une dynastie nationale qui communie dans la même idéal que l'élite de la nation, le Japon a réussi à transformer complètement la mentalité de son peuple, à détruire l'esprit de clan qui le divisait, à lui inculquer le culte de l'honneur et de la patrie symbolisée par la personne de l'Empereur, à en faire en un mot le peuple le plus cohérent, le plus discipliné, le plus docile aux suggestions de son élite, le plus capable, sous sa direction éclairée, d'accomplir de grandes choses pour la gloire de la nation tout entière.

Quel est donc le secret de cette transformation merveilleuse ?

Il est dans une éducation nationale qui, d'un côté, a réussi à faire la synthèse harmonieuse des idéaux de l'Occident et de l'Orient, de l'ancienne morale traditionnelle et de la culture scientifique moderne, et qui de l'autre est inspirée, animée par une seule idée qui domine tout, absorbe tout : l'amour de la patrie et de la race dont le symbole vivant est l'Empereur.

Cette éducation entreprise à la fois avec ardeur et tenacité par des hommes préoccupés du seul souci de la grandeur du pays, a réussi à galvaniser la nation tout entière, et à créer cet esprit public dont

nous avons parlé plus haut et dont les réactions vigoureuses ont largement contribué à la glorieuse victoire du Japon sur la Russie des Tsars.

La lecture du fameux rescrit impérial sur l'éducation du 30 Octobre 1890 est particulièrement édifiante à cet égard. On a pu dire que ce document dont le texte est suspendu dans toutes les écoles et y est lu à haute voix aux jours de fête, est un véritable catéchisme de la religion d'Etat, autrement dit le patriotisme.

Le Mikado pose ainsi pour son peuple les principes essentiels de l'éducation nationale :

« Le fondateur de notre maison impériale et nos autres ancêtres impériaux ont établi les fondations de notre empire sur une large base éternelle et profondément implantée les vertus pour qu'elles soient toujours chéries. La bonté de nos sujets, qui de génération en génération s'affirme par leur loyauté, leur piété, leur harmonieuse coopération, contribue au caractère permanent de notre pays.

« Voici les principes fondamentaux de l'éducation pour nos sujets :

« Soyez filiaux pour vos parents, affectionnés pour vos frères et sœurs, unis dans vos rapports conjugaux et fidèles à vos amis; que votre conduite soit courtoise et frugale, et que votre bienveillance s'étende à tous ! Livrez-vous à vos études et exercez vos métiers respectifs; cultivez vos facultés intellectuelles et développez vos sentiments moraux; contribuez au bien public et veillez aux intérêts de la société. Soyez obéissants à la Constitution et aux lois de notre Empire; si l'occasion s'en présente, dévouez-vous courageusement pour votre patrie. Ainsi vous nous donnerez une aide efficace pour développer et maintenir l'honneur et la prospérité de notre Empire aussi ancien que le ciel et la terre.

« Une telle conduite de votre part ne sera pas seulement celle qui convient à nos bons et loyaux sujets, mais suffira aussi à glorifier les us et coutumes que vous ont légués vos ancêtres.

« Ces instructions qui nous ont été données pas nos ancêtres impériaux pour montrer la voie que nous et nos sujets devons suivre, ont été partout d'immanquable valeur dans les siècles passés comme dans le pre-

sent. Conséquemment nous avons confiance que ni nous ni nos sujets ne manquerons jamais d'observer ces principes sacrés. »

L'article 1^{er} sur l'enseignement primaire est ainsi conçu :

« Les écoles primaires sont fondées dans le but de donner aux enfants une éducation à la fois morale et patriotique, de leur enseigner les connaissances générales qui doivent leur être les plus utiles dans la vie et de veiller soigneusement à leur développement physique. »

Ce rescrit a été commenté dans la circulaire ministérielle de 1891, où les instituteurs reçoivent les instructions suivantes :

« Former des caractères enclins à la vertu étant le but suprême de l'éducation, il est nécessaire que dans tout enseignement on s'attache spécialement aux sujets qui se prêtent à des applications morales et patriotiques. »

Moral et patriotique, voilà donc le caractère essentiel, fondamental de l'éducation japonaise. Et voilà le secret de la transformation étonnante qui en l'espace de quelques années a fait d'un peuple féodal une grande nation qui tout en gardant les vertus traditionnelles de la race s'est approprié les méthodes les plus rationnelles de l'organisation moderne. Car cette éducation nationale est elle-même organisée scientifiquement.

« C'est, dit le Marquis de la Mazelière, par une méthode méticuleuse que le gouvernement a prétendu former un peuple nouveau selon le type qu'il se proposait ; c'est en donnant et l'instruction et l'éducation d'une manière toute scientifique qu'il cherche à créer une race saine moralement et physiquement, à faire non seulement de bons agriculteurs, de bons ouvriers, de bons contre-maîtres, mais encore de bons fils, de bons pères, de bons citoyens et de bons soldats aveuglément dévoués à l'empereur et à la patrie. »

Et cette éducation nettement morale et nationale a pleinement réussi, puisqu'on

peut dire qu'elle a vraiment façonné l'âme japonaise moderne. Elle ne fabrique pas en série de bons perroquets capables d'annoncer indéfiniment, sans toujours les comprendre, des mots d'une langue étrangère, et pressés une fois qu'ils ont acquis quelques bribes de cette langue, de les monnayer en sollicitant d'une administration pléthorique des emplois et des places subalternes sans avenir et sans dignité. Elle forme « de bons fils, de bons citoyens, et de bons soldats aveuglément dévoués à l'empereur et à la patrie », et c'est là certainement le secret de la force et de la prospérité japonaises.

Le Japon a certes connu par la suite bien des crises dans son évolution morale et intellectuelle. Les théories les plus nocives de l'Occident y ont exercé comme partout ailleurs leurs ravages. Mais ces ravages ont été en quelque sorte limités grâce d'une part à un système d'éducation profondément moral et patriotique que ce pays devait à la clairvoyance, à la sagesse d'une élite nationale singulièrement avertie qui de 1875 à 1900 a puissamment travaillé à consolider les bases morales de la nation, et d'autre part à la vigilance d'un gouvernement national qui a toujours considéré l'éducation du peuple comme son principal devoir et n'a jamais négligé de prendre les mesures de prophylaxie nécessaires pour préserver sa santé morale : n'a-t-il pas interdit, si je ne me trompe, la traduction de *La Dame aux camélias* et de certaines œuvres de Zola ?

Ce que les Japonais ont pu faire, nous le pourrions nous aussi, aidés par la France qui, nous en sommes certains, saura se montrer assez généreuse et assez habile pour favoriser l'éclosion et le développement d'un bon patriotisme annamite, conscient et éclairé, qui serait le plus puissant antidote contre la propagation des théories les plus nocives importées de l'étranger.

PHAM QUYNH
(France-Indochine)

MORALE ANNAMITE ET MORALE OCCIDENTALE

Les derniers numéros du *Bulletin général de l'Instruction publique* (décembre 1929 — avril 1930) contiennent, sous le titre : *La morale annamite traditionnelle et la morale occidentale*, un intéressant « essai de synthèse » de M. G. Bois, professeur à l'école primaire supérieure de garçons de Hanoi. Il était utile qu'un homme aussi compétent réunît sous un seul aspect tout ce qu'il y avait à dire sur ce sujet. Je regrette seulement que l'auteur n'ait pas donné à ses remarques une forme plus agréable, ou du moins un peu plus dégagée ; son style est encombré par des « dynamismes » des « cultures morales », et d'autres expressions semblables. Je regrette également qu'il n'ait pas discuté les réflexions qu'a faites son collègue M. Maurice G. Dufresne « sur la manière dont se posent, dans ce pays, les questions morales »

« Les Annamites, écrivait M. Dufresne en 1920 dans la *Revue indochinoise* (p. 527, *Molière chez les Annamites*), estiment immorale notre conduite quand elle ne concorde pas avec leur conception du troupeau social ; quant à nous nous faisons grief de manquer d'individualité à des gens dont la seule idée est de travailler au profit d'un des groupes humains dans lesquels ils sont engagés. »

M. Bois oppose aux naturalistes qui prétendent ramener l'idée de l'obligation morale à la seule autorité de l'éducation et de l'habitude l'objection bien simple que cette explication n'explique pas pourquoi aujourd'hui, après cette critique victorieuse, ceux-là mêmes qui l'exercent continuent à reconnaître une vérité morale, à imposer aux autres des devoirs et à s'en reconnaître à eux-mêmes. Il admet implicitement la définition de Kant que le devoir est la nécessité d'obéir à la loi par respect pour la loi, mais il aurait dû interpréter la distinction de Kant entre l'impératif hypothétique : « Fais ceci pour être riche », et l'impératif catégorique : « Ne trahis pas, » en montrant que cette distinction subsiste encore quoique l'impératif catégorique soit aussi soumis à cette condition, comme ici : « Ne trahis pas la cause de la

patrie, si tu ne veux pas être une brute. » Dans le premier cas, nous ne sommes pas obligés de vouloir le but, de vouloir la richesse ; mais dans le second cas, nous ne pouvons pas concevoir la dignité de la personne humaine sans nous considérer comme obligés de la respecter : nous ne pouvons pas ne pas vouloir ne pas être une brute.

L'auteur établit, après beaucoup d'autres, que tout ce qui est bien est obligatoire, et que l'obligation est la même pour tous les hommes, les mêmes circonstances étant données. Mais admet-il qu'on puisse faire, au point de vue franco-annamite, une distinction sérieuse entre les devoirs stricts et les devoirs larges ? Il n'a pas essayé non plus, ce que d'ailleurs beaucoup de moralistes ont jusqu'ici généralement négligé, de déterminer les principes d'après lesquels nous devons décider quand il y a conflit entre des devoirs différents. Il ne montre pas davantage que le droit est la faculté de concourir soi-même à sa propre destinée, et repose, aussi bien que le devoir, sur la perfection de la nature humaine. Il aurait pu réfuter l'assertion assez répandue qui oppose le droit au devoir et reproche à notre temps d'avoir le sentiment du droit plutôt que celui du devoir, comme si ce n'était pas un devoir de défendre son droit !

Par contre, la nécessité de la science du bien, d'être éclairé sur ce qui est bien et sur ce qui ne l'est pas, a été assez bien mise en relief ; c'est un des problèmes les plus délicats de la morale. On sait que cette science varie beaucoup et que dans tous les temps il est certains actes dont l'accomplissement est considéré comme un devoir sacré, qui, ailleurs ou plus tard, paraissent coupables. On pourrait dire, en général, que placés dans les mêmes conditions d'existence les hommes ont en morale les mêmes idées ; ainsi les religions opprimées sont pour la tolérance, les religions dominantes pour la persécution. Il faut une force de réflexion rare pour s'affranchir de l'empire des circonstances où l'on est placé et pour ne pas considérer comme moral ce qui est avantageux au groupe social dont on fait partie. A cet égard, la philosophie a rendu à la morale les services les

plus importants, et contribué puissamment à ce qu'on appelle le progrès moral, dont l'accroissement des lumières est peut-être la partie la plus importante. Nous touchons ici à un point délicat de la morale, c'est l'existence d'un bien et d'un mal moral indépendants de la volonté des individus, quoique le bien et le mal moral paraissent dépendre essentiellement de l'intention et de la volonté qui ne peuvent être qu'individuelles. Il est pourtant certain qu'il était à peu près impossible à un souverain d'être tolérant en matière religieuse au XIII^e siècle, que celui qui vit sous un gouvernement despotique ne peut même avoir aucune idée des vertus du citoyen, qu'au XVIII^e siècle, dans la haute société, la fidélité conjugale était difficile à observer (V. *Le Préjugé à la mode de La Chaussée*), etc. En certains temps et dans certains pays, il y a des vertus et des vices plus ou moins généralement pratiqués qui constituent pour

les individus une sorte de milieu moral où ils ont plus de facilité à pratiquer les unes et plus de peine à se garantir des autres. C'est une difficulté à ajouter à celles dont la question de la responsabilité est hérissée, et que M. Bois a omis de faire ressortir.

M. Bois prétend que « l'Annamite n'a pas, ou a seulement quelques éléments de ce riche ensemble de sentiments qu'on appelle patriotisme ». Qu'il lise l'histoire de notre pays, en particulier au chapitre de la domination chinoise, au XV^e siècle par exemple, et il y verra que de vrais patriotes existaient chez nous, qui savaient « préférer les labeurs de la liberté aux douceurs de la servitude » (A. Lannay, *Histoire ancienne et moderne de l'Annam*, p. 106-108)

ŪNG-HOË

(*Tribune Indochinoise*)

